

XYZ. La revue de la nouvelle

Elle s'appelait Belle

Hélène Rioux



Numéro 129, printemps 2017

Contes de fées : des mondes désenchantés

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84409ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rioux, H. (2017). Elle s'appelait Belle. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (129), 40–43.

Elle s'appelait Belle

Hélène Rioux

ELLE S'APPELAIT BELLE et ne l'était pas. Sort cruel. Bien sûr, dans les yeux de ses parents, elle était une merveille — les bébés le sont toujours —, et ce, malgré son bec-de-lièvre opéré à six mois. Ils avaient beau l'adorer (ils l'avaient eue sur le tard, un peu comme on reçoit un cadeau de la vie après avoir perdu tout espoir), même eux devaient admettre qu'en grandissant la pauvre enfant portait bien mal son nom. Avec une jambe plus courte que l'autre, elle claudiquait misérablement malgré sa chaussure orthopédique. Et puis elle avait de bien vilaines dents de lapin, une tignasse jaunâtre impossible à peigner, un visage lunaire au teint rubicond, de petits yeux d'une couleur indéfinissable entre le beige et un gris sale, de grosses mains aux ongles rongés. Pour couronner le tout, elle bégayait (timidité tenace ou séquelle de la chirurgie). Dire les moqueries qu'elle a supportées dans la cour d'école (les enfants sont sans pitié), les humiliations endurées à répétition. « Belle, pas belle », lui criaient-ils. Ou même, encore plus méchamment, « Belle, la laide ». Personne ne voulait jouer avec elle. « Voilà Poubelle », le petit clan des Jade, Océane et Daphné aux cheveux soyeux la saluaient par ces mots en riant sous cape à son entrée dans la classe. Les réseaux sociaux n'existaient pas dans son enfance, mais les répondeurs, oui. Et quand elle voulait écouter les messages, elle entendait souvent : « T'es trop laide, Belle. » Ou vice-versa. Suivis de ricanements et de gloussements. Elle reconnaissait les voix. Et comme elle n'était pas ce qu'on pourrait appeler une lumière, c'était aussi : « Belle, la bête » quand elle bredouillait des réponses fautives aux questions de l'enseignante — qui se plaisait parfois, méchamment aussi, à lire à haute voix les compositions déficientes de Belle. Porter ce prénom était une torture. Le soir, sa mère lui lisait le conte de madame Leprince de Beaumont pour l'aider à s'endormir. « Ils furent heureux et eurent de nombreux enfants,

concluait-elle en refermant le livre. Tu vois que dans la vie tout s'arrange.» Mais Belle faisait des cauchemars où la bête se jetait sur elle, toutes griffes dehors, pour la dévorer.

La situation ne s'est pas arrangée à l'adolescence, loin de là. À treize ans, elle s'est retrouvée affligée d'acné papulopustuleuse résistante à tous les traitements. À quinze, ses cheveux déjà rebelles sont devenus huileux, malgré la panoplie de masques et de revitalisants. À seize, un duvet noir, très disgracieux, ombrait sa lèvre supérieure. Et puis, elle avait pris de l'embonpoint, pour dire la vérité, elle était devenue obèse. « La vraie beauté est intérieure », lui répétait sa mère. Pieux mensonge. Quand on est une fille, la vraie beauté, c'est un corps svelte et une peau lisse, tout le monde le sait. Son père, mortifié, détournait les yeux.

À dix-sept ans, elle a vu le film (de Cocteau) dans un cinéma d'art et d'essai, et est devenue presque amoureuse de la bête, bien plus irrésistible à ses yeux que dans le dessin animé. Une vraie déception quand à la fin le lion se métamorphosait en Jean Marais. Si la bête était censée incarner la laideur, eh bien, la laideur lui semblait infiniment préférable à la beauté insignifiante de la donzelle. Si c'était elle plutôt que Blondinette que la bête avait rencontrée dans le jardin des roses, elle n'aurait pas eu besoin de se transformer en prince pour lui plaire. Ils se seraient mariés et auraient eu de nombreux enfants.

Évidemment, elle ne faisait plus l'objet de quolibets à l'institut d'hôtellerie où elle s'était inscrite, n'empêche qu'elle voyait les petits sourires en coin quand les autres, même les profs, devaient l'appeler par son prénom.

Après avoir obtenu son diplôme (contre toute attente, en art culinaire, elle brillait), elle a cherché et trouvé du travail. Sa spécialité était la pâtisserie. Reléguée au fond de la cuisine du restaurant étoilé, elle créait les plus jolis gâteaux, les mousses les plus légères aux parfums exotiques, des tartelettes affriolantes. Des œuvres d'art. Ganache, caramel, pâte à chou, feuilletée ou sablée, sorbets, glaces et parfaits, rien de tout cela n'avait de secret pour elle. « Que c'est beau ! » s'exasiaient les

clients quand les desserts étaient déposés devant eux sur la table. Ça la consolait un peu.

À trente ans, en mal d'amour, elle s'est inscrite sur « Âmes sœurs », un site de rencontres. Elle n'a pas mis de photo — la vraie beauté n'est-elle pas intérieure ? Elle voulait qu'on l'aime pour cette beauté-là. Elle a aussi ajouté Isa à son prénom, comme ça, on ne se ferait pas d'illusions. Un certain Léon, comptable agréé, lui a envoyé son profil. Et sa photo. Ni Adonis ni Apollon, mais était-elle en position de faire la difficile ? Et puis, Léon, c'est « lion » en espagnol, non ? Ils ont correspondu tous les soirs pendant quelques semaines, se sont trouvé des points communs, tous deux aimaient les sushis, les polars, les mots croisés. Il a voulu la rencontrer, mais elle a refusé. Elle avait peur. Il a insisté. Elle a persisté dans son refus. Les contacts physiques sont trop souvent superficiels, lui a-t-elle expliqué. Elle recherchait une relation virtuelle, une sorte de communion des âmes. Quelque chose de profond, au delà des apparences. Il l'a rassurée : lui aussi, bien sûr, aspirait à ce genre de communion, mais pouvaient-ils au moins se parler au téléphone ? Elle a accepté. Elle maîtrisait désormais mieux son bégaiement et ses hésitations pouvaient peut-être, en quelque sorte, conférer un certain charme, ou mystère, à sa voix de contralto. Ils se sont donc parlé, il a en effet paru charmé ou mystifié et, après quelque temps, il a récidivé. « J'aimerais tant vous rencontrer. » Il la suppliait presque. Elle a fini par céder. Une visite chez l'esthéticienne pour un traitement complet, facial, épilation à la cire, maquillage (pour camoufler les cicatrices d'acné), l'achat d'une robe noire, très chic (et chère) dans une boutique de fringues griffées pour grandes tailles. Elle était prête à affronter son destin. Ils se sont donné rendez-vous dans un bistrot à la mode. Au premier regard, elle a compris : un sourire contraint plaqué sur le visage, Léon ne parvenait pas à cacher sa consternation. Elle non plus n'était pas conquise, il n'avait rien d'un lion, ni même d'un prince, charmant ou non. Ils sont restés polis et, après un café (régulier) qu'il a quand même tenu à payer, le sort en a été jeté. La

correspondance a cessé le soir même et elle a retiré son profil du site de rencontres.

Le lendemain, elle est allée à l'animalerie et là, elle a jeté son dévolu sur un chaton, le plus adorable de tous les félins du magasin. Une chatte, en fait. Son pelage tricolore était doux comme du velours, elle avait de grands yeux mordorés, un corps souple et gracieux. Absolument divine. Blotti entre ses mains, l'animal ronronnait.

Elle l'a appelée Belle. « Nous voilà enfin réunies, lui a-t-elle susurré à l'oreille. Toi, la Belle et moi, la Bête. Bienvenue dans le conte de fées. »